

La Belgique en extase : autopsie d'une fièvre diabolique

Mais que se passe-t-il chez nous ? Quelle mouche pique ces millions de téléspectateurs ? Ces adeptes du grand écran et du dévouement tricolore collectif ?

Le patient est profondément atteint. Moments de prostration suivis de hurlements, apasie puis convulsions, dédoublement de la personnalité, grégairisme, perte des repères, hyperventilation, exorbitation, addictions aux boissons fortes et à la junk-food, comportements à risque au volant... Grave, docteur ? Si les manifestations du mal sont impressionnantes, il semble que la fièvre diabolique soit plus spectaculaire que funeste. Le patient s'en remettra, c'est sûr. Quant aux origines du mal, on conjecture : un virus à l'œuvre au niveau mondial ? Predisposition génétique du malade ? Effondrement des barrières immunitaires ? Manipulation médiatico-commerciale ? Thérapie palliative expérimentée sur un patient en phase terminale avant son euthanasie ? Un œil sur la feuille de diagnostic.

Le foot parle de nous

Difficile de trouver un sport plus populaire. Le football, ce sont des règles simples, faciles à comprendre. Un sport nécessitant peu d'infrastructures. « Une canette suffit », deux bouts de tissu ou deux bâtons pour figurer un goal. Tout le monde y joue. Souvent, l'imprégnation a eu lieu dans la jeunesse ; parfois c'est un héritage familial. Nul besoin d'être riche ou intelligent ; « ça peut être un sport de pauvres ». Le foot, c'est la société : l'individu au service du collectif et inversement. Tout le monde y trouve son compte, l'individualiste et le fervent de coopération. L'amateur de beau geste et celui de la tactique. « Le foot met en scène ce que

nous faisons tous les jours : la poursuite simultanée d'une multitude de buts, explique Bernard Rimé, psychologue (UCL). Devant un match, toutes ces bagarres sont mises entre parenthèses. Quel qu'un les poursuit à notre place et prend tous les risques. Il n'y a plus d'enjeu personnel. Il y a du plaisir dans la victoire comme dans la défaite. » S'il parle à l'individu, le foot est aussi social : « C'est un sport, dont les règles se discutent, pendant le match et après, ajoute Jean-Michel De Waele, sociologue (ULB). Même un mauvais match peut donner lieu à d'interminables discussions. Au stade, à la buvette, à la télé, entre experts. Enormément de choses peuvent être dites, y compris avec une profonde mauvaise foi que le supporter assume. Sur un 100 mètres, que voulez-vous dire ? »

Pour le philosophe Mark Hunyadi (UCL) : « Ce sport parle de nous. C'est une métaphore de la vie en société. Il y a là un groupe de onze joueurs. C'est très complexe. On trouve des gens de toutes tailles, cultures, religions ; des jeunes, des moins jeunes. D'où un effet de complexité, de pluralité. L'individuel est lié au collectif. Un génie ne peut gagner tout seul. Mieux : même puissante, une individualité est inexistante sans le collectif qui la sous-tend. Le football est un sport politique au sens d'Aristote : on n'est rien sans l'autre. »

Des pieds, un stade

Pour Hunyadi, l'attachement au football est aussi lié « au caractère universel des pieds. Les mains sont plus spécialisées. Les utiliser présuppose une certaine

dextérité, une force, une capacité de pré-hension. Face à cela, on n'est pas égaux. Shooter, c'est différent ». Le pied est moins innervé que la main. Voilà, poursuit un expert, qui ouvre la porte à l'intervention du hasard, de la surprise. « Certes, au foot, c'est souvent le plus riche et le plus fort qui gagne, mais pas toujours. Tout n'est pas sous contrôle. Et des retournements de situation ne sont jamais exclus. »

L'engouement ne serait pas aussi fort sans le stade, dit Anne-Marie Vuilleminot, anthropologue (UCL). « Dans cette enceinte, sur un temps limité, une communauté lutte contre une autre. L'affrontement est mis en scène. Le stade exacerbe les émotions ; il est construit dans ce but. Stimuler l'explosion des émotions et faire communauté. » Les technologies ont transformé le monde en extension de l'arène. « Le stade se retrouve à l'écran. Il est désormais possible, dans son salon ou sur une place de participer à l'émotion et de la vivre en miroir avec d'autres. A la télé, on ne montre plus uniquement le terrain de loin, mais aussi les supporters, des portraits, des enfants, des femmes, des hommes. De belles images, positives, colorées. Cela permet de réactiver ce sentiment d'appartenance à une communauté émotionnelle. »

The Voice, Homeland

« La Coupe du monde, c'est "Homeland" et "The Voice" à la fois, dit De Waele. Un feuilleton à épisodes pas trop long, dont on peut rater quelques-uns sans décrocher de la totalité. Dans chacun, d'incroyables retournements. Puis il y a "The Voice" : la

compétition, l'élimination. » Pendant un nombre limité de jours, poursuit Rimé, « on a le sentiment réconfortant d'une Planète unanime qui s'adonne aux jeux et à la fête ». Spécialiste en marketing à Solvay, Claude Boffa résume : « On découvre des pays que l'on était jusque-là incapable de situer sur la carte. C'est un voyage en pantoufles avec un verre de bière à la main. »

« Cette idée que la moitié de la planète voit la même chose que nous au même moment est évidemment semi-virtuelle, lâche Hunyadi. Elle est abondamment exploitée par le marketing. » Et par les commentateurs qui nous rassent le mythe de la « Planète foot ». Clair, ajoute Vuilleminot, « ce soi-disant Mondial ne concerne pas l'ensemble de la Planète. Par ailleurs, il est vécu très différemment selon le pays où l'on se trouve... »

Fini les p'tits Belges ?

« On est vite emporté par ce qu'on a envie de voir réalisé », glisse le sociologue Marc Jacquemain (ULG). On le sait : le football vit du succès. « Nous » gagnons, mais « eux » perdent... Si les Diables avaient plié bagage après les éliminatoires, il y aurait sans doute eu moins de foin au pays. N'empêche, y a-t-il une explication à trouver : une équipe talentueuse, des petits gars d'un petit pays, qui ont néanmoins réussi à l'étranger ? Une équipe qui a une habile campagne de com ? rapprochée de son public... »

C'est surtout sur Marc Wilmots que dérivent les commentaires. « Un coach attaché au terroir, dit Boffa. C'est pour ça

qu'on l'aime bien. Il nous ressemble. » Rimé y voit « un personnage incroyable. Son discours est clair, fait de certitudes et de confiance. Une sorte de guide éclairé au ton prophétique et rassurant, sans fatuité ; on n'a pas souvent ça. Pour le Belge moyen, ce type passe à 500 à l'heure ! » La Belgique, un pays qui rêve d'un leader ? Un paternel, glorifiant l'effort, le travail, l'audace, la victoire ? Un petit père des peuples pariant sur la jeunesse et la diversité, ses yeux d'acier rivés sur l'avenir, l'Euro 2016 ? Voici qui trancherait avec le plan-plan, la tendance à la dérision... « Nous sommes un pays de minorités, souligne un psychologue. Les Flamands par rapport aux Néerlandais, les francophones par rapport aux Français, les germanophones à l'égard des Allemands. Quand on peut trouver des motifs d'estime de soi, d'un peu d'inflation de l'ego, cela fait du bien. Etre reconnus par les autres, un instant, ça fait plus de bien que dans une grande nation. »

Tu aimerais faire ta fête ! Futé, le choix de l'hymne officieux des Diables. Le temps d'un Mondial, notre pays est désormais transformé en une vaste baignoire populaire où chacun vient essorer ses émotions. La Belgique, dit un sociologue, est un pays de carnavales, de fêtes au cours desquelles les hiérarchies sociales et économiques sont abolies, de ces moments où il est permis de hurler, de gesticuler, de klaxonner. Certes, les occasions ont manqué ces dernières années. Raison de plus pour se délier. Mais oserait-on dire qu'on fête davantage en Bel-

gique qu'en Allemagne ? Risqué.

Alors, heureux ?

« Le football, une peste émotionnelle », résumaient récemment deux philosophes français. « C'est un remède anti-crise qu'on a là, pense au contraire Boffa. Il était grand temps. Oui, il est permis d'être gai ! Les moteurs de l'économie, ce sont les exportations et la consommation privée. Si les gens sont moroses et neurosténiques, ils ne consomment pas, ne fût-ce que pour un barbecue entre copains. »

« Cette émotion collective, ce n'est pas rien, insiste Rimé. Les émotions se communiquent de manière étonnante. Elles circulent à la vitesse de la lumière. Avec les autres, on vit un moment de synchronisation, d'appartenance, de fusion. On n'est plus séparés : nous sommes tous un. C'est un sentiment de force extraordinaire très bénéfique. Par ailleurs, avoir vécu cela, c'est un bonbon qu'on peut resucer après. Chaque fois que le souvenir est remis en jeu, il apporte des affects positifs. » Nous sommes, dit Vuilleminot, « des individus séparés par des émotions collectives. La Coupe du monde introduit une logique de communauté émotionnelle éphémère. Quelque chose qui permet de créer ou de recréer du lien social. Même si on ne comprend rien, on est pris dans ce jeu social extrêmement important, dans ce quelque chose qui fait ciment et resserre les liens. Cela manque énormément dans nos sociétés. Ici, ça marche d'autant mieux qu'il y a des signes qui permettent de se rapprocher d'inconnus : ce noir-jaune-rouge qui a désormais quitté la sphère privée. Et

permet des rapprochements improbables ».

Rien que de la pub !

Au propre et au figuré, on en mange à toutes les sauces. Le noir-jaune-rouge est partout. Partout le trident harponne les michetons. Les médias en font des tonnes... Trop ? « Il ne faut pas négliger le matrimoine médiatique qui entoure et amplifie le phénomène, dit Olivier Klein, psychologue (ULB). L'enthousiasme, mis en scène à la télévision, entretenu par des publicités, devient une norme qui a une véritable valeur commerciale dès lors qu'elle fait vendre tout une série de produits. Il faut, on se doit d'être enthousiaste. Et paradoxalement, le fait même qu'on perçoive que cet enthousiasme est partagé nous rend plus susceptible de le partager également ». Ce moment d'identité est « formaté, fabriqué, soutenu par une montagne d'argent, appuie Jacquemain. Les médias ont besoin de produire de l'excitation, ils surinterprètent les choses. C'est normal que les gens boient ». L'Union belge, dit Boffa, a mené une campagne d'image « très pertinente. Ça manquait. On a ramené le football au niveau de tous les gens qui y ont joué un jour. De sorte que chacun puisse s'identifier extrêmement important, dans ce quelque chose qui fait ciment et resserre les liens. Cela manque énormément dans nos sociétés. Ici, ça marche d'autant mieux qu'il y a des signes qui permettent de se rapprocher d'inconnus : ce noir-jaune-rouge qui a désormais quitté la sphère privée. Et

permet des rapprochements improbables ». Comme un ado qui voit une jolie fille ». Hunyadi : « La fierté actuelle n'est pas revendicatrice. C'est plus joyeux. C'est le plaisir d'être à la hauteur des grands ». Rien de cela en tout cas n'empêchera qui que ce soit de voter N-VA, tranchent nos experts. « Un sentiment belge est monté, dans trois mois il sera descendu, dit Jacquemain. Il ne faut pas y voir le début d'une ère de transformation politique ».

Belgique ô mère chérie ?

Voilà les Belges réconciliés avec leurs couleurs, chauvins, patriotes ? Mais ce drapeau que tous arborent, porte-t-il le même message que celui des anciens combattants ou des unitaristes ? Signe de nationalisme ou accessoire de Carnaval ? Quatre victoires auraient remis en selle « l'identité belge » ? « La Coupe du monde, dit Klein, est l'occasion pour un pays dont l'identité est profondément incertaine de se "re-présenter" sous une image positive, valorisante. De cette façon, la gloire dont bénéficie le groupe se reflète sur celle de chacun de nous ».

« Ça se joue en Belgique comme dans d'autres pays, juge Vuilleminot. Y compris dans certains où existent des difficultés identitaires. Faut-il y voir un ciment que l'on commença à considérer avec dérision, comme la fin d'une époque, une petite fêlerie est à nouveau disponible pour de nouvelles interprétations ». On aura « des souvenirs, de la nostalgie, de la joie de l'amertume, ajoute Hunyadi. Il restera quelque chose qu'on ne pourra pas nous enlever. C'est comme être amoureux. On s'en souvient toujours. On fait le plein d'une émotion. Ça change la personne, ça crée une mémoire collective ». Un rapport différent à la « marque » Belgique ? Pas impossible. C'est les vacances. Au camping ou au marché, on félicitera Wallons et Flamands pour le beau parcours de... la Belgique. ■

MICHEL DE MUELENAERE



Anne-Marie Vuilleminot, anthropologue (UCL) : « Le stade exacerbe les émotions ; il est construit dans ce but. » © RENE BRENY



Jean-Marie Pfaff et Diego Maradona, le choc de 1986. © DR

Entre Mexico 1986 et Brasil 2014, deux épopées sans commune mesure

On n'attendait rien d'eux, on attend tout d'eux

Quand les Diables rouges s'envolent pour Mexico en 1986, c'est dans l'indifférence quasiment générale. « Soyons francs : on n'attend pas grand-chose d'eux à ce moment-là, rappelle Jacques Hereng, un des envoyés spéciaux du Soir au Mexique. D'autant que leur premier tour est catastrophique : une défaite contre le Mexique, une petite victoire contre l'Irak, un nul contre le Paraguay. De plus, l'entente dans l'équipe est très mauvaise et Guy Thys a du mal à canaliser des joueurs arrivés très tôt sur place (15 jours avant la compétition), alors qu'ils n'ont pas l'habitude de telles compétitions au long cours. » A tel point que, au matin des huitièmes de finale contre l'URSS - sans doute la meilleure équipe du tournoi après le premier tour -, Le Soir estime que Thys doit quitter la tête des Diables. La zizanie dans l'équipe est telle qu'après s'être violemment opposé aux options tactiques du sélectionneur fédéral, René Vandereycken, est « incontestablement » renvoyé en Belgique en compagnie d'Erwin Vandenberghe. « On n'a peut-être pas osé l'écrire de la sorte à l'époque, mais la suite de la compétition tient du miracle, rappelle l'ancien chef des sports du quotidien : les Diables rouges sont parvenus en demi-finales en jouant essentiellement

une demi-heure de rêve contre l'URSS (4-3 a.p.) après prolongations puis en réussissant l'exploit d'inscrire leurs 5 tirs au but contre l'Espagne (1-1 a.p., t.a.b. 5-4) après que les joueurs les plus expérimentés se sont dégonflés. »

Quand survient l'Argentine en demis, « les Belges sont au bout du rouleau et, avec la démonstration de Maradona contre l'Angleterre, on savait qu'on n'avait plus une chance », rappelle Michel Lecomte, actuel directeur des sports de la RTBF et alors présentateur du Mondial en plateau. Sous-entendu aussi : les Diables ont fait la brinque après la qualification et ont décomprimé (c'est aussi l'année du poétique « charter du sexe » autorisé par Thys). Rien de commun avec ce qui se passe aujourd'hui.

Non seulement Wilmots gère parfaitement son collectif, mais surtout, sur le plan sportif, les attentes sont énormes autour de l'équipe depuis plusieurs mois. Certains les voient champions du monde au départ alors que personne n'aurait parié un peso sur les Diables en 86. « Le plus étonnant, c'est que cette équipe était beaucoup moins forte et talentueuse que celle battue injustement par l'Angleterre en 1990 en Italie et dont on attendait en revanche beaucoup », estime de concert Hereng et Lecomte.

J.-F. LWS

Un pays qui n'a pas encore de doutes existentiels

Bien sûr, la réforme de l'Etat est alors en chantier depuis une vingtaine d'années déjà, bien sûr, le communautaire pourrait plus souvent qu'à son tour la vie politique belge et bien sûr, il se trouve déjà de part et d'autre de la frontière linguistique des journalistes pour entretenir le feu communautaire dans le football. Et quel meilleur endroit pour ce faire que l'équipe nationale ?

Mais l'épopée de Mexico 86 n'est jamais, ni avant, ni pendant, ni après, récupérée par le politique. Il est loin le temps où des ministres accompagnent les Diables sur le tarmac de Zaventem sur la route d'une qualification à Zagreb. Si l'on voulait résumer l'enthousiasme populaire en Belgique (en 1986, les audiences télévisées n'étaient pas calculées mais on peut penser qu'elles n'étaient pas aussi importantes qu'en 2014, ne serait-ce que parce que les horaires étaient plus défavorables : Belgique-URSS s'achève ainsi vers 3 heures du matin), on pourrait sans doute dater le basculement du courant du Mundial 86. Flamands, Bruxellois et Wallons étaient alors à l'unisson.

On ne peut que constater que, cette fois, les choses ont fort changé. Peut-être pas

J.-F. LWS

pour le commun des mortels flamands ou wallons, mais pour le politique. Les choses ont pris un tour bizarre, annoncé par les drapeaux belges qui ont fleuri aux fenêtres du Bruxelles cosmopolite de la crise des 541 jours. Désormais, les médias francophones font un drôle de raccourci (oublieux du reste des bons résultats de l'URSS, de la Tchécoslovaquie et de la Yougoslavie à quelques encablures de leur éclatement) : ils lient majoritairement un bon résultat des Belges en Coupe du monde à l'assurance de la survie du pays. Tous les politologues le répètent dans les deux langues : « C'est une question purement francophone ».

Les médias flamands, au contraire de l'obsession francophone, ne parlent jamais de la N-VA comme d'un parti séparatiste et l'immense majorité de ceux qui se tournent vers elle lors des élections ne sont pas séparatistes. Et tous les sondages montrent donc qu'une part plus importante de Flamands, devant lesquels n'est jamais agitée la menace du séparatisme, que de francophones croient pérenne l'avenir du pays. C'est sans doute pour cela aussi que les Flamands ne ressentent pas le besoin de lier football et politique. Les reportages de la presse flamande montrent qu'il n'existe aucune antinomie entre soutenir les Diables et voter N-VA. C'est sans doute rassurant.

Le foot n'est plus réservé aux amateurs de foot

Quand les Diables affrontent le Mexique au Stade aztèque au début de la Coupe du monde 1986, ils ne sont suivis que par les amateurs de football. Quand ils sortent Soviétiques et Espagnols, les choses changent de dimension et c'est tout le pays qui bascule dans la fête. C'est sans doute ce qui énerve le plus les « puristes » aujourd'hui : partager des écrans géants et des émotions avec des gens qui, le matin, ne savaient pas que le football se jouait à onze.

Le monde a changé, et avec lui la télévision, le marketing, le football qui ont tous contribué à faire de la Coupe du monde un événement hors normes qui dépasse totalement le cadre du football. « En réalité, résume cet amateur de foot, l'attachement est beaucoup plus fort à des clubs, Anderlecht ou le Standard, qu'à l'équipe nationale qui attise les passions de gens qui ne connaissent pas ce sport de manière profonde. »

On ne peut que comparer la situation à celle de la France en 1998. Pays moins profondément footballistique que la Belgique, la France découvre alors la force d'un sport qu'elle a longtemps snobé. Lorsque, à leur retour du Mexique, les

Diables rouges parcourent le centre de Bruxelles et sont accueillis sur la Grand-Place comme seul Eddy Merckx l'aura été dans l'histoire de ce pays, quelque chose a changé : le football n'est plus l'affaire des supporters mais l'affaire de tous. Aujourd'hui, le football est partout et la Coupe du monde est toute-puissante. C'est pour quoi les résultats affichés par les Belges ont une autre dimension aussi. « Après Mexico, il y a eu des moments difficiles, rappelle Michel Lecomte. Dans les années 2000, les résultats étaient tellement mauvais que les télévisions flamandes n'achetaient même plus les matchs de l'équipe nationale. Mais je crois que là, on a replanté la graine pour 20 ans. En réalité, le terreau existait, il a toujours existé, même avant 86, car la Belgique est un pays de football, ce qui n'est pas le cas de la France. En réalité, il ne manque chez nous qu'une allumette pour faire parler la poudre. Et là, aujourd'hui, cette allumette a été allumée. » Depuis les années 80-90, la Coupe du monde est devenue cet événement magique qui écrase tout le reste. Elle est aussi devenue sportivement d'un niveau tellement élevé qu'un quart de finale de 2014 vaut bien plus qu'une demi-finale en 1986.



Lionel Messi et Thibaut Courtois, le choc de 2014. © REPORTERS

J.-F. LWS